

La g@zette

du Valbonnais

N° 192 – Décembre 2023

Valbonnais : le Château des *Palets* en 1836



En 1832, le château de Valbonnais est vendu à Frédéric Freynet.

Photo Jean Coste

A l'occasion des journées européennes du Patrimoine, Hélène Dovergne a ouvert, le samedi 16 septembre dernier, son château aux visiteurs et à la télévision régionale. Une affluence régulée sur trois créneaux horaires pour une visite durant deux heures (les cadrans solaires du château faisant foi), sans oublier un divertissement musical du plus bel effet. De concert, les amoureux du patrimoine ont savouré cette déambulation dans les moindres recoins du château. Lors des précédentes visites des 4 et 5 juin 2005, Hélène Dovergne, élèveuse de chevaux pur-sang, avait déniché et distribué un petit « souvenir littéraire » datant de 1836.

Le 6 octobre 1820, un notaire royal murois déclare la naissance de ses deux fils jumeaux. L'un d'eux, Victor Désiré Arnaud deviendra plus tard, comme son père, notaire à La Mure. En 1836/1837, élève au petit séminaire du Rondeau, à l'âge de 16/17 ans, il narre dans un souvenir littéraire sa visite du château de Valbonnais :

VALBONNAIS ET SON CHÂTEAU

J'avais déjà entendu parler du château de Valbonnais : c'est un vieux château, m'avait-on dit, un château qui a remparts et tourelles. Cela suffisait à mon imagination. J'espérais y voir, palpitants et vivants encore, les souvenirs de la féodalité : murs lézardés et noircis, ponts-levis, fossés, créneaux et cachots, donjons, voûtes obscures et retentissantes, et tout cet appareil mystérieux, ce demi-jour de terreur avec lequel nos apparaissent les gothiques manoirs.

La vue du château renversa quelques-uns de ces brillants fantômes et me procura le spectacle de choses auxquelles je ne n'attendais pas.

Le jour que nous partîmes de La Mure, des brouillards, froid linceul jeté à l'été qui meurt, berceau glacé pour l'automne naissant, se traînaient lourdement sur la terre. Mais, lorsque nous eûmes vu la Mure se perdre dans le lointain et que les montagnes se furent rangées derrière nous, à notre droite et à notre gauche, le ciel devint plus bleu et l'air plus transparent, et la terre commença à secouer son pesant et sombre manteau, comme un enfant qui sort de ses langes.

Enfin le soleil se lève et s'élance à pas de géant par-dessus les montagnes qui montaient à l'horizon.

La vallée alors se dévoila à nos regards, dans toute sa splendeur. Des montagnes énormes, tranchées bizarres, arides, formaient la barrière jetée entre l'Oisans et le Valbonnais ; d'autres aux contours plus arrondis, aux ondulations plus moelleuses, aux flans plus verts, vert-clair ou sombre, avec des pâturages ou de noirs sapins, formaient une transition douce du Valbonnais au Beaumont. A leurs pieds s'élevaient en amphithéâtre des coteaux d'arbres à fruit et de vignes, et arrosés par d'abondantes sources.

Plus bas, féconde et variée, était la vallée. L'œil y voyait des prairies où l'on recueillait un abondant regain, des chanvres qu'on arrachait, des terres qu'on préparait pour la fin de l'automne, et de vastes champs de blé noir, moitié fleuris, moitié chargés de fruits, dont le vent se plaisait à emporter les douces senteurs et à faire tomber la graine ; au milieu fuyait le ruisseau de la Bonne, avec ses eaux vertes et limpides et ses excellentes truites.

Voilà un vaste et brillant panorama, mais animez et peuplez encore tout cela de villages ! - Les uns, aigles alpestres, perdus au milieu des rochers, comme Valjouffrey, *vallis frigida*, avec ses carrières d'ardoises ; Valsenestre, *vallis sinistra*, avec son beau marbre blanc qui ne cède ni à celui de Paros, ni à celui de Carrare, et ses bondissants chamois, et ses faisans au vol trop rapide au gré des gourmands. Les autres, nonchalamment étendus sous les monts, laissent aller leurs pieds dans les vertes prairies et reposent la tête sur les coteaux, comme sur un oreiller. Tels sont Entraigues, *inter aquas*, la Roche, les Verneys, où le soleil ne luit pas pendant deux mois de l'hiver et où, cependant, les fruits sont mûrs plus tôt que partout ailleurs.

Voilà une esquisse du brillant paysage que nous eûmes alors sous les yeux, mais nous cherchions vainement Valbonnais et son château.

Nous continuâmes donc notre route en longeant les eaux de la Bonne.

Déjà nous avions salué la croix et le modeste oratoire de saint Roch, lorsque nous aperçûmes, au milieu des arbres, le clocher de Valbonnais et les toits d'ardoise du château, qui montaient hardiment entre les tilleuls séculaires où le soleil plongeait et perdait ses rayons.

Nous étions arrivés ! Nous fîmes le tour d'un vaste mais assez mince mur d'enceinte, que nous apprîmes avec étonnement être le pompeux rempart du château.

Nous nous trouvâmes bientôt au milieu de quelques gros tilleuls placés devant le grand portail et qui nous rappelèrent le *petit mail* du manoir de *Combourg*. Nous avions à notre droite un portail par où on entrait dans le jardin et au-dessus duquel nous regrettâmes de ne pas trouver les armoiries des sires de Valbonnais.

Devant nous, s'élevait le grand portail avec cette inscription tout à fait appropriée à nos sentiments : *Esquillas a ferventi migrare Suburrâ !*





MDCVIII

1608



[A droite, la photo de Christian Beaume nous dévoile les insignes « PPV » du château : Pierre Poligny Uranie. Uranie de Calignon était l'épouse du baron de Valbonnais].

C'était là pour nous une espèce d'invitation. Nous entrâmes donc dans la cour verte. A notre gauche, nous vîmes des écuries et la maison fermière, et à droite, les façades latérales du château qui se montrait à nous, non pas sous l'aspect sévère et triste des vieux manoirs, mais avec cette demi-teinte brune que quelques siècles lui ont donnée, et avec un air de moitié jeune homme tout à fait pittoresque. De ce côté, l'aspect sombre des murs était varié par quelques fenêtres de forme ogivale qu'on dit être celles de la chapelle. A côté était la porte noire de la grand'salle, à laquelle on arrivait par des escaliers extérieurs avec d'élégantes



Tour et maison de Louis de La Place

Photos de
Jean Coste



balustrades et un balcon en tuf. Aux deux côtés étaient deux niches, mais elles étaient vides. Sur les murs nous distinguâmes quelques traces de couleur ; on nous dit qu'autrefois, au-dessus du balcon, s'élevait une voute en bois, peinte à fresque ; mais elle tombait, et pour plus d'économie on l'a laissé tomber...

Nous fîmes quelques pas, et nous avions devant nous le castel. C'était un grand corps de bâtiment avec deux ailes qui s'avançaient à angle droit, sans tourelles, fossés, ni pont-levis. Ses hautes murailles, son toit aigu, à pente rapide, ses fenêtres en tuf avec des vitraux diversement taillés et unis par des croisières en plomb, avec des contrevents noircis par le temps, ce grand peintre en noir ; un grand ombrage au sud-est composé d'ormeaux et de tilleuls énormes ; l'immensité de la plaine qui se développe au midi ; tout se réunissait pour donner au château un aspect solenne, un peu délabré, agreste et mélancolique. J'ai dit délabré ; car il lui manque une foule d'ornements, et de ceux que nous regrettâmes le plus vivement fut l'aspect de deux jets d'eau, qui, nous disait-on, par un temps calme, franchissaient le toit ; de plus l'un d'eux versait, par son orifice en bouteille, de l'eau que le second recevait dans une coupe avec une précision géométrique.



Nous entrâmes dans le château : c'était une succession de salles aux tapisseries au cuir doré et argenté, en laine et en soie. D'autres étaient boisées en noyer ou en mélèze, ou simplement recouvertes d'ornements en plâtre, comme la grand'salle avec son dôme à élégante guirlande de fleurs, de feuilles et de fruits. Des guirlandes semblables et du plus bel effet pendaient à des gueules de lion aux quatre coins de la salle ; ajoutez à cela six paysages frais et pittoresques.

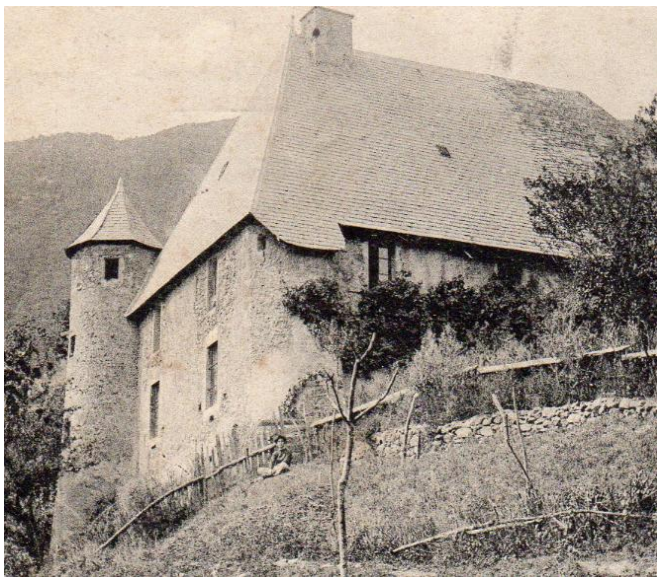
Je courus aux archives chercher si je ne trouverais point là quelque légende de vieux temps, ou quelque dramatique et palpitante histoire des *Sires de Valbonnais* ; mais j'eus beau fouiller les cent tiroirs en bois de noyer, faire voler la poussière de ces manuscrits, je ne trouvai rien, si ce n'est quelques titres de possession. Et l'on me dit que, lors de notre grande révolution, on en avait emporté une grande quantité de papiers (1).



Mais, si nous eûmes alors à déplorer les dégâts révolutionnaires, au moins nous pûmes nous dédommager à la vue d'une foule de tableaux et de portraits, dont le coloris était aussi vif, aussi riche que s'ils venaient seulement de sortir de la palette du peintre. – Ici, c'étaient des portraits de famille, des cardinaux, des évêques, des guerriers, presque tous du temps du grand roi : même il y avait ces beautés qui lui firent oublier et sa gloire et ses devoirs. – Ailleurs, c'était un grand nombre de paysages, les quatre saisons et une foule d'autres. Mais il me souvient surtout d'un pied et demi de long sur un pied de large : c'était *la fuite en Egypte*. Au milieu d'un paysage frais et pur, Marie contemplait avec joie Jésus qui, dans ses bras, souriait à sa mère. A côté, saint Joseph, vieillard vénérable, avec la ceinture et le bâton du voyageur, menait par la bride la modeste monture. Tout y était d'une expression ravissante. Un

connaisseur en peinture vous dirait peut-être quelque chose de plus ; moi je vous dirai que j'en fus très frappé.

Mais vous n'avez vu jusqu'ici qu'une partie du château *de Valbonnais* ; la maison de campagne pour ainsi dire. Montons de quelques pas seulement et nous verrons le donjon féodal, la place [**Louis de La Place, oncle de Pierre de Poligny, époux d'Uranie de Calignon, fille du chancelier de Navarre**], comme on l'appelle. Laissez les tapisseries de soie, de laine ou de cuir doré à celui que vous venez de voir ! Ici, tout est sombre : vous auriez peur dans ces trois murs de trois ou quatre pieds, qui se crevassent et se couvrent de forêts de moisissure, au milieu de ces appartements froids et nus, dont les planches pourrissent et croulent, et où le jour entre par d'étroites fenêtres. Oh ! là, tout est visage de pierre ! Mais ce n'est pas tout ; venez, voici la tourelle, voici la prison froide et noire, si étroite, que force vous serait d'y rester debout sans pouvoir vous asseoir, ni vous appuyer ; voici une pierre taillée



et allongée hors du mur, avec une boucle en fer fortement scellée : si, vous en croyez les paysans, c'est la potence ! Mais laissons ces vieux débris s'affaisser dans le silence, allons visiter le village.

V.Arnaud

De la Mure (Isère)

Rhétorique, 1836-37

- (1) Les archives n'offrirent rien à ma curiosité ; mais ici le dictionnaire historique de Feller m'a appris quelque chose de l'un des Valbonnais, dont je connaissais déjà le nom célèbre. Voici ce qu'il en dit : « Jean-Pierre Bouchenu de Valbonnais, né à Grenoble en 1651, d'un conseiller au parlement, voyagea en Italie, en Hollande et en Angleterre. S'étant trouvé sur la flotte anglaise à la bataille de Solbay, il fut tellement frappé de ce spectacle, qu'il résolut de finir ses courses pour embrasser la magistrature. De conseiller au parlement, il devint président de la chambre des comptes, à Grenoble, et conseiller d'Etat honoraire en 1696. Il mourut en 1730, regretté de tous les savants et gens de bien. Il était aveugle depuis longtemps. Cet accident ne l'empêcha point de donner l'histoire du Dauphiné en 2 vol. in-fol., plusieurs dissertations ou mémoires, et un Nobiliaire du Dauphiné.